L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 21 OCTOBRE 1858.

Imprimé et publié par G. F. WEISSE & Comp. Éditeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
DUVERGER. S. MASSY.
No 93, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS. VENDREDI MATIN, 21 OCTOBRE.

POUR LE CONGRÈS.
DEUXIÈME DISTRICT.
T. G. HUNT.
TROISIÈME DISTRICT.
PRESTON POND Jr.
QUATRIÈME DISTRICT.
JOHN [illegible] SMITH.

TRÉSORIER D'ÉTAT :
J. N. HAWTHORN,
De la Nlle-Orléans.

AUDITEUR DES COMPTES PUBLICS :
JOHN E. KING,
De St-Landry.

SURINTENDANT DES ÉCOLES PUBLIQUES :
A. H. LAMON,
D'Ouest Baton Rouge.

LÉGISLATURE D'ÉTAT.
SÉNATEURS :
JULES LAVERGNE,
M. C. EDWARDS.

REPRÉSENTANTS.
1er District.
M M Summers, W S Campbell.
2e District.
Dr L Saunders, James Drummond, Robt M Kearney.
3e District.
H J Ranney, Jas M Wingfield, Gerard Stith, M A Foute, M Wheat, N E Bailey.
4e District.
C M Emerson, F A Lumsden, O Leblanc.
5e District.
Alphonse David, J B Dionis, F Maisson.
6e District.
Numa Dufour, Louis Burgi.
7me District.
Eugène Sinés, Oscar Bonnet.
8me District.
James Brooke, P L Mailloux.
9me District.
John Laidlaw.
10me District.—Lafayette.
Rufus Waples, S W Thompson.

SHÉRIF :
JAMES P. FRERET.
CORONER :
JOHN YOUENES.
GREFFIERS DE COUR :
1re Cour—Alfred Rousseau.
2me " Theo C. Poole.
3me " C. A. Labauve.
4me " J. A. Hopkins.
5me " Saml G. Risk.
ASSESSEURS :
John Wolfe. C B Fagot.
J. U. Chevalier. I N Philips.
COLLECTEURS DE TAXES D'ÉTAT :
1er District—Thos Askew.
2me " Lafayette Guyol.
3me " T. A. Beaudet.
4me " Samuel Guipis.
JUGES DE PAIX :
Première Justice de Paix—L. U. Gabonnié.
Constable—J. Hopple.
Seconde Justice de Paix—C. V. Jones.
Constable—W. C. Quirch.
Troisième Justice de Paix—Wm H. Hagan.
Constable—Jules Delarue.
Quatrième Justice de Paix—E. A. Michel.
Constable—Jn. McClelland.
Cinquième Justice de Paix—F. C. Lavilla.
Constable—M. Hernandez.

Whigs du Sixième District Représentatif.

Les whigs du Sixième District Représentatif [illegible] à la Chambre des Représentants, à la place de [illegible] J. A. Bonneval, M. Omer [illegible] M. Jules Sère est [illegible] M. LOUIS BURGI est choisi à la [illegible] représenter le Sixième [illegible] législature de l'État. Et sur motion, [illegible]

OMER FORTIER, président.
JULES SÈRE, secrétaire.

Association centrale whig du Troisième District de la ville de la Nlle-Orléans.

Whigs ! Ralliez-vous ! Ralliez-vous !

Les membres de cette Association [illegible] Hôtel des États-Unis, [illegible] Champs Elysées et Victoire. [illegible] par les orateurs suivants :

MM. C. Roselius,
C. Dufour,
Charles Bréaux, et
Edouard Hernandez.
[illegible] de la Nouvelle-Orléans et des [illegible] à être présents.
L. W. COLLENS, Président.
L. STAPS, [illegible] Secrétaires.

Les journaux whigs sont priés de reproduire [illegible]

REVUE POLITIQUE.

La campagne électorale sera courte mais vive. Les whigs sont pleins d'ardeur, d'enthousiasme et de confiance ; ils déploient une incessante activité et travaillent avec une énergie extraordinaire à compléter l'organisation du parti. Nous les avons rarement vus plus certains [illegible] que le règne du locofocoïsme [illegible] la réprobation populaire et ils [illegible] à remplacer leurs adversaires au [illegible]

Ces derniers cependant ont recours à tous les moyens pour faire de nouveau la victoire de leur côté. Il semble qu'elle est prête à leur échapper et pour retarder leur chute ils vont partout chercher des auxiliaires. Nous avons cependant [illegible] de fraudes énormes commises dans la naturalisation des étrangers. Nous regrettons de n'avoir pas été témoins des faits extraordinaires qui ont été mentionnés par un journal de cette ville ; ils sont si graves, que l'opinion publique a besoin d'être éclairée. Il est impossible que des magistrats restent sous le coup de pareilles accusations. Il faut qu'ils parlent, qu'ils s'expliquent, que la lumière se fasse enfin. Leur haute position et le respect qu'ils doivent inspirer l'exigent impérieusement.

Nous n'avons personnellement aucune connaissance de ce qui s'est, dit-on, passé dans quelques unes de nos cours de district ; mais comme les bruits répandus prennent de la consistance, il importe à la dignité de la magistrature qu'ils soient l'objet d'une rigoureuse enquête. Les parties inculpées doivent elles-mêmes, si elles sont innocentes, la demander, la solliciter, pour se laver aux yeux de leurs concitoyens. Des fraudes du genre de celles qu'on signale aujourd'hui ont motivé, il y a quelques années, la mise en accusation et la condamnation d'un juge de Lafayette. Tout le monde a applaudi au juste châtiment qui atteignit un magistrat prévaricateur. Les hontes de cette époque étaient oubliées ; puissent-elles ne pas se renouveler. Cependant les révélations de nos confrères sont venues frapper les citoyens de stupeur. Sont-elles vraies ? Sont-elles inexactes ? Voilà ce que l'on se demande de toutes parts, voilà ce qu'il importe d'éclaircir.

On dit encore que des agens locofocos sont occupés à recueillir dans la ville les papiers de naturalisation des malheureux qui ont succombé pendant la dernière épidémie, pour les faire servir à la prochaine élection. De la part de nos adversaires nous devons nous attendre à tout, et nous ne serions pas étonnés de rencontrer aux polls, le 7 novembre, plus d'un pauvre diable que nous croyons enterré. De nombreuses victimes ressusciteront ce jour-là pour aller voter en faveur des candidats locofocos. Elles reparaîtront sur la terre sous la forme d'émigrans fraîchement débarqués, et si on les interroge, elles pourront répondre en toute vérité qu'elles viennent de l'autre monde.

Les whigs sont avertis ; qu'ils se tiennent sur leurs gardes et qu'ils tâchent de déjouer les nombreuses manœuvres auxquelles ont recours leurs adversaires. Nos chances de succès sont d'ailleurs excellentes. La réaction contre les locofocos et la clique qui les gouverne est si vive que nous aurons, selon toute probabilité, une forte majorité à la Législature. Quant à nos officiers de paroisse, nous ne doutons ni de l'élection de M. Freret ni de celle de M. Youenes : ces deux candidats sont trop populaires et trop bien soutenus pour essuyer un échec.

Le candidat whig pour le Congrès dans le deuxième district obtiendra un vote formidable. Ceux de nos amis politiques qui avaient cru devoir protester contre la désignation de M. Hunt sont revenus à de meilleurs sentimens et le soutiennent aujourd'hui ce dernier. Nous avons vu avec plaisir son nom arboré au haut des colonnes de deux ou trois journaux de campagne qui l'avaient jusqu'à présent négligé de l'y inscrire.

Dans le premier district l'élection de M. Gayarré, candidat indépendant, nous paraît certaine. Nous avons déjà dit les motifs qui nous portent à l'appuyer auprès de nos amis. N'ayant pas de candidat whig, notre devoir est de faire essuyer un échec aux locofocos en contribuant à l'élection d'un citoyen qui, malgré son titre de démocrate, a rompu ouvertement avec les meneurs de son parti, et se pose en concurrent de l'élu de la convention locofoco. M. Gayarré sera soutenu par des whigs et par des démocrates ; ses derniers lui donneront avec d'autant moins de scrupule leurs suffrages, qu'ils y sont autorisés par leur propre organe. Le Courrier, en effet, ayant à défendre M. Genois qui s'était porté candidat il y a quelques années contre M. Ramos, je [illegible] d'une convention régulière, a dit formellement que l'ex-recorder du 3e district ne saurait être blâmé puisqu'il n'y avait pas dans l'arène de whig contre M. Ramos. Or la position de M. Gayarré est identiquement la même que celle de M. Génois. Il n'y a pas de candidat whig contre M. Dunbar, et rien n'empêche par conséquent les démocrates les plus rigoureux de voter en toute conscience pour le candidat indépendant. Si les amis politiques de M. Génois n'ont pas eu tort de le soutenir en 1846, les amis politiques de M. Gayarré peuvent aussi bien soutenir celui-ci en 1853. M. Gayarré s'est porté candidat avant que les conventions whig et démocratique eussent fait leurs choix ; il est descendu le premier dans l'arène que vient d'abandonner le candidat whig et où il reste en présence du candidat régulier des locofocos. « Est-il donc, pour nous servir du langage du Courrier, un seul démocrate qui puisse blâmer M. Gayarré de se porter candidat lorsqu'il n'y a pas de whig dans l'arène ? »

Mais comme on pourrait douter de l'exactitude de notre citation nous allons reproduire tout un paragraphe de l'article consacré par le Courrier de mercredi à la défense de M. Génois :

« En 1843, dit-il, M. Paul Bertus, alors recorder de la Première Municipalité, mourut.—Les whigs firent choix de M. Gustave Crozat pour candidat à cette vacance, et les démocrates choisirent M. Joseph Génois. Ce dernier fut élu à une majorité de 180 à 190 votes dans une municipalité qui alors était fortement whig. En 1846, M. Ramos, recorder actuel du 3ud district, fut choisi comme candidat régulier des démocrates pour la place de recorder de la 1ère municipalité. M. Génois courut contre lui et fut élu. Mais on ne doit pas oublier qu'il n'y eut pas alors de candidat régulier des whigs ; *par conséquent le parti whig n'eut rien à gagner et le parti démocrate rien à perdre à la candidature de M. Génois*. En 1850, M. Génois donna sa démission et M. Ramos fut élu pour remplir la vacance qui en résultait. A l'élection régulière suivante ces deux messieurs furent encore candidats l'un contre l'autre, et M. Génois fut élu de nouveau. Voilà, si nous ne nous trompons, les circonstances auxquelles le *Crescent* fait allusion. *Mais est-il un seul démocrate qui puisse blâmer M. Génois de s'être porté candidat lorsqu'il n'y avait pas de whig dans l'arène.* S'il y avait eu un candidat régulier whig, M. Génois se serait dans les deux occasions abstenu de courir pour cette place. »

Voilà certes un terrible coup porté à la candidature de M. Dunbar et l'organe locofoco ne pouvait mieux recommander M. Gayarré aux membres de son parti. M. Gayarré ne fera qu'imiter l'exemple de M. Génois, et puisque celui-ci au lieu de reproches ne mérite que des éloges, il faudra également en décerner au candidat indépendant pour le Congrès.

Nous allons voir si le *Courrier* osera recommander M. Dunbar à son parti et engager les démocrates à s'éloigner de M. Gayarré. Cela lui devient tout simplement impossible.

EUROPE.

Nouvelles par le Canada.

Le steamer *Canada* est arrivé à Halifax dans la matinée du 13 courant, avec des dates de Liverpool jusqu'au 1er de ce mois. Les avis qu'il apporte sont conséquemment d'une semaine plus récents que ceux de l'*Arabia*.

Nos dépêches nous ont déjà transmis le sommaire des nouvelles ; nous allons cependant tâcher de compléter notre bulletin télégraphique par les détails que nous trouvons dans les journaux du Nord.

Un terrible ouragan a soufflé sur les côtes d'Angleterre et de Hollande, le 25 et le 26 du mois dernier. Les sinistres ont été nombreux. Un steamer parti d'Amsterdam s'est perdu dans le Zuyderzée et plusieurs matelots et passagers ont péri. Le paquebot américain *Nero*, s'est échoué dans le Mersey, et plusieurs de ses passagers se sont noyés. L'*America*, parti pour San Francisco, a été jeté à la côte près de Southport. Plusieurs autres batimens ont essuyé de graves avaries. Le *Southerner*, allant de Glasgow à New-York, a sombré sous voiles le 10 septembre.

Le gouvernement français a, dit-on, reçu des empereurs d'Autriche et de Russie, une communication dans laquelle ils protestent de leur sincère désir de maintenir la paix. On sait que l'affaire Koszta a occupé les deux monarques dans les conférences qu'ils ont eues à Olmutz.

Le vieux parti turc à Constantinople cherche à fanatiser les Musulmans ; ses chefs disent ouvertement au peuple que la guerre contre la Russie est commandée par le Koran. On craint que les dispositions pacifiques du Sultan ne soulèvent contre lui la population : cet événement paraissait même si probable aux dernières dates que les ambassadeurs anglais et français avaient donné l'ordre aux commandans des escadres coalisées de faire entrer quatre frégates à vapeur dans les Dardanelles. Ces navires sont en ce moment à l'ancre en face de Constantinople. L'amiral Dundas a reçu plein pouvoir de conduire toute son escadre à Constantinople.

Le rejet par le Czar des modifications demandées par le Sultan n'a pas causé à Constantinople l'explosion à laquelle on s'attendait. Le peuple est resté calme, et il n'y a pas eu de crise ministérielle.

Les fêtes de Bairam n'ont donné lieu à aucun désordre.

On assure que la Russie, si les puissances médiatrices parviennent à régler à l'amiable le différend existant entre le czar et le sultan, demandera la cession d'une province turque, pour être indemnisée des frais extraordinaires que lui a causés l'occupation des principautés. En attendant, le czar continue d'ériger de nouvelles forces sur le Danube.

Rien de nouveau en Angleterre. Des meetings ont été convoqués dans plusieurs villes pour sympathiser avec les chrétiens grecs, mais il ne s'y est porté que peu de monde, ces assemblées étant considérées comme des démonstrations déguisées en faveur de la Russie.

Le bruit a un moment couru à Paris que le ministre russe avait demandé ses passeports, et que l'Autriche avait fait savoir officiellement aux gouvernements anglais et français que si, dans l'éventualité d'une guerre, ils se rangeaient du côté de la Turquie, elle se verrait obligée de faire cause commune avec la Russie et d'occuper la Servie.

C'est le 24 septembre que l'entrevue des empereurs de Russie et d'Autriche a eu lieu à Olmutz.

La période pendant laquelle la libre importation des grains dans les Deux Siciles est permise, a été prolongée jusqu'au 1er Juin 1854.

Les navires venant des ports américains sont obligés de faire dix jours de quarantaine avant d'entrer dans aucun port du royaume de Naples. Quant aux navires de la Nouvelle-Orléans, on ne leur permet pas d'y pénétrer.

Narvaez est retourné en Espagne, et le conseil colonial a été supprimé. Un nouveau ministère a été formé avec M. Calderon de la Barca au département des affaires étrangères.

Le général Pezuela a été nommé capitaine général de Cuba, en remplacement du général Cañedo.

M. Barnard, ministre des États-Unis en Prusse, a présenté au roi ses lettres de rappel. M. Vroom, son successeur, était attendu incessamment.

Le choléra a entièrement disparu de Copenhague.

Les dernières dates de Calcutta sont du 20 août et de Bombay du 30. La famine et les maladies sévissaient à Rangoon. La tranquillité régnait dans le Birman.

Les insurgés chinois continuent à marcher sur Pekin. Une flotte composée de bâtimens anglais et américains bloquait Chiang Kiang. Les journaux de Londres ont eu la naïveté d'annoncer que M. Marshall, commissaire américain en Chine, devait offrir à l'empereur un prêt de $1,000,000 et le secours actif des États-Unis.

CHRONIQUE LOCALE.

ACQUITTÉS.—M. M. Adams, qui avait été arrêté il y a quelque temps, sous prévention d'avoir acheté une fontaine de soda qu'il savait avoir été volée, a comparu hier devant le recorder Winter. Les témoignages ayant prouvé clairement l'innocence du prévenu, la Cour a ordonné de le mettre en liberté.

J. R. Hicks, accusé par M. Hoyt, d'avoir obtenu deux chapeaux en employant de faux prétextes, a été conduit hier devant le recorder du deuxième district. Le plaignant ne s'étant pas présenté, le recorder a mis l'affaire hors de Cour.

[illegible]—Benedict Osler, boucher, a été renvoyé hier devant la Première Cour de District, pour avoir blessé un petit garçon sur le marché de la rue Poydras.

James Rawle, Nelson et Charles Salmondes, accusés d'avoir volé $1,700 à James McTalhan, dans une maison de jeu, ont été acquittés. Le plaignant n'a pas paru.

VOL.—Wm McGuire contre lequel une accusation de vol avait été portée, a subi hier son interrogatoire et a été acquitté.

TENTATIVE DE MEURTRE.—Jean Berregone, qui demeure dans la rue des Ursulines, accuse Manuel Lopez de lui avoir lancé des briques à la tête dans l'intention de le tuer. Manuel a reçu une citation, au montant de $600 pour répondre de sa comparution devant la première cour de district.

—Sara Duffy, Mary Mahan et Wm Allwood dit Stink, que Mme Highman accusait de lui avoir volé $175, ont subi hier un interrogatoire devant le recorder du premier district et ont été acquittés.

VOIES DE FAIT.—John Horcon, Pat Mooney, James Walsh et Michael Harrison avaient à répondre, le 26 du courant, devant le recorder Winter, à l'accusation de tentative de meurtre.

FIÈVRE JAUNE.—Les journaux de Mobile annoncent que la fièvre jaune sévit avec rigueur à Selma. Des médecins et des gardes-malades ont été immédiatement envoyés dans cette dernière ville.

A Mobile il y a eu, dans les 24 heures terminées le 16 courant, 6 décès dont 3 causés par la fièvre jaune.

SINISTRE.—Le bateau à vapeur *Flag*, parti de Cincinnati pour St-Louis, a coulé bas, dans l'Ohio, ces jours derniers, à environ 90 milles de Louisville.

NOMINATION.—Le président a nommé M. James H. Williams, du Maine, consul des États-Unis à Sidney, en Australie, et M. James H. Young, de New-York, agent commercial à Cienfuegos.

LA NEIGE.—On écrit de Boston que le Mont Washington est couvert de deux pieds de neige. Dans les villages situés autour de la montagne il est tombé de la neige pendant plusieurs jours.

NEW-JERSEY.—La Convention whig du New-Jersey vient de désigner M. Joel Haywood comme candidat pour la place de gouverneur. M. Haywood est un artisan.

DÉMISSION.—M. Seymour, nommé ministre en Russie, a donné, le 13 de ce mois, sa démission de gouverneur du Connecticut. Il a été remplacé par M. Charles H. Pond, lieutenant gouverneur.

VERMONT.—La Législature du Vermont s'est réunie le 13 de ce mois, mais n'a pu s'organiser le même jour.

Le Register d'Ouachita annonce la mort de John Kinney, fils aîné du major John Kinney, officier dans la guerre de la révolution.

LES DÉMOCRATES DE NEW-YORK.—La division règne de toutes parts dans les rangs du locofocoïsme. A New-York surtout les dissensions sont si graves qu'il ne sera guère possible de rétablir l'harmonie parmi les démocrates. Nous lisons dans le *Courrier des États-Unis* :

Ainsi qu'il était trop facile de le prévoir, la lettre adressée par le secrétaire du trésor au collecteur de New-York, loin de cicatriser les plaies de la démocratie, n'a fait que les irriter davantage. Jamais Hunkers et Barnburners n'ont été plus profondément divisés qu'à l'heure actuelle. La seule chose que l'étrange sortie de M. Guthrie ait valu jusqu'ici au parti qu'il prétendait réconcilier, a été de porter la discussion jusque dans le sein du cabinet même. Les nouvelles de Washington s'accordent à représenter les conseillers de M. Pierce comme en proie à des dissentimens aussi graves que ceux qui avaient déjà marqué les premiers temps de l'administration.

Une lettre de M. Jefferson Davis, secrétaire de la guerre, publiée dans la *Sentinel*, constate ce que tout le monde savait officieusement sur la guerre sourde qui règne dans les sphères ministérielles. Tandis que son collègue des finances fulmine contre M. Bronson la censure que l'on connaît, M. Jefferson Davis, auquel on avait prêté un langage dans le même sens, se défend de l'avoir tenu, et définit sa position politique en termes qui sont bien près de le mettre en opposition directe avec M. Guthrie. Cette publication, coïncidant avec les bruits qui recommencent à annoncer un remaniement partiel du cabinet, semble de nature à leur donner un certain fondement.

La division de la démocratie de l'État de New-York est en passe d'aboutir au résultat inévitable de toute scission de ce genre : si on n'y prend garde, elle mettra le sort de la lutte électorale entre les mains d'une minorité. La faction qui, depuis deux ans, s'est formée en dehors de toute discipline, sous le nom de : « Démocrates libres », a tenu mardi soir, dans la salle du Tabernacle, une réunion destinée à déterminer le plan de campagne qu'elle doit suivre. Les orateurs ont, à bon droit, chanté victoire et proclamé la division des démocrates réguliers comme le plus grand bonheur qui pût arriver à leur propre cause. La désunion des autres doit en effet leur donner force, et leur rôle dans la lutte peut devenir des plus importants, si les choses restent jusqu'au bout dans la position où elles sont aujourd'hui.

(Communiqué.)

LE COLLÈGE AUDUBON.

En fait de collèges, de maisons d'éducation, et d'écoles, nous sommes tellement habitués à voir les colonnes de nos journaux se faire les interprètes de prospectus, plus ou moins hasardés, que nous aurions tout lieu de nous étonner de silence qu'elles gardent à l'endroit du collège Audubon, si nous ne connaissions pas, depuis longtemps, la modestie de l'habile principal qui le dirige.

Tout autre que lui, placé dans les mêmes conditions de la juste popularité que lui ont acquis tant d'années d'expérience et de succès, ne manquerait pas d'appeler à son aide les cent bouches de la Renommée. Lui au contraire, il se tait, il comprend que de pareilles réclames ne conviennent qu'à des hommes qui n'ont point pour eux la garantie de leur passé.

Le Collège Audubon, situé à l'encoignure des rues Bourgogne et Dumaine, est placé sous la direction immédiate de M. S. Rouen qui en est le propriétaire. C'est assez faire l'éloge de l'institution. Depuis près de 15 ans que M. S. Rouen est parmi nous, il n'a jamais été rien [illegible] Appelé au premier à professer dans les écoles publiques, des qu'elles ont été ouvertes, il ne les a jamais quittées que pour créer son établissement. Sous le contrôle de tous les directeurs qui se sont succédé dans l'administration de ces admirables écoles, il a occupé le rang le plus élevé, celui de principal du High School. Il pourrait donc se passer de nos éloges [illegible] de la sanction qu'ont donnée à son mérite, et à son savoir faire, tous les hommes éclairés qui l'ont honoré de leurs suffrages. Demandez en effet à ces milliers de jeunes gens, répartis dans nos banques, dans nos administrations, et dans nos bureaux. Tous vous répondront que c'est en grande partie aux leçons de M. S. Rouen qu'ils doivent les positions avantageuses qu'ils occupent.

Le collège Audubon ne date que de quelques années encore, et déjà il compte plus de 60 élèves. Il est pourvu des meilleurs professeurs dans toutes les branches, et les parents jaloux de l'avenir de leurs enfants, en les confiant à M. Rouen, ne peuvent pas les mettre en des mains plus sûres et plus expérimentées.

UN AMI.

RÉVOLUTION DANS LE JOURNALISME.

Nous lisons dans le *Republicain* de New-York :

Nous avons sous ce titre, dans la *Tribune* de ce matin, la description de nouveaux procédés inventés par deux de nos compatriotes. Le premier est un papier fabriqué, entièrement de paille, par MM. Coupier et Mellier, qui ont pris un brevet dans ce pays. M. Mellier expose au Palais de Cristal des échantillons de ce papier et se fait un plaisir d'expliquer l'utilité et la difficulté de sa fabrication.

On sait que, depuis 1796, beaucoup d'essais ont été faits sur ce genre ; on a même publié un livre en France, dont le papier était fabriqué avec l'écorce du tilleul. Mais ces produits de mauvaise qualité et sans avantages économiques sont restés à l'état de curiosité, jusqu'à la découverte de MM. Coupier et Mellier. La grande difficulté à surmonter était de combattre la paille aux agents chimiques, de la réduire en pulpe, sans altérer la force des fibres.

Tout le monde peut juger de la qualité du papier paille, qui réunit la résistance à la blancheur. Quant à la question d'économie, le projet des inventeurs a déjà reçu des applications satisfaisantes en France, en Angleterre et en Suisse. Nous apprenons aussi que M. Mellier fait construire un moulin dans la Pennsylvanie, où il compte mettre cette découverte en pratique.

L'autre invention, qui n'est pas moins importante que le précédente, est la nouvelle presse de M. Victor Beaumont, citoyen de New-York, et Français de naissance. Cette presse produira à l'heure, au moyen de rouleaux, trente mille feuilles imprimées des deux côtés.

C'est une combinaison des principes de Napier, tels qu'ils sont appliqués par Hoe, avec de nouvelles dispositions, aussi simples qu'élégantes, propres à l'inventeur.

Les formes de recto et de verso sont attachées à un grand cylindre central. Le papier forme une seule bande, ce qui économise déjà le travail d'étaler, dans les presses ordinaires, à leur tour, les feuilles séparées. Cette bande n'est pas en forme de rouleau, mais pliée comme une pièce de drap, en va et vient.

Une presse de moyenne grandeur pourra comprendre deux cylindres, et trois hommes suffiront à son service ; encore deux de ces hommes n'auront ils qu'à porter et à maintenir le papier.

Les deux côtés sont imprimés successivement. Un mécanisme pousse alors la bande vers des couteaux qui la divisent en feuilles ; puis un autre appareil les dispose en piles toutes prêtes pour le porteur. Ces couteaux, afin de pouvoir entamer le papier malgré son humidité sont pourvus de dents de scie. Ce détail ingénieux surmonte une difficulté qui avait toujours entravé l'impression sur feuilles continues.

Les meilleures garanties que nous puissions donner du succès pratique de cette nouvelle presse de M. V. Beaumont, c'est d'annoncer que M. Hoe en a acheté le brevet.

FEUILLETON.

ALPHONSE RABBE.

(Extrait des Mémoires d'ALEXANDRE DUMAS.)

(Suite.)

Dans l'été de 1824, Mignet fit un voyage à Marseille, et, devant tous les amis de Rabbe, s'écrivit en éloges à l'endroit du roman de la *Sœur grise*, toujours attendu, mais que Mignet croyait ainsi fini.

Outre ses beaux livres d'histoire, Alphonse Rabbe écrivait dans le *Courrier français* d'admirables articles sur les beaux-arts. Rabbe, mis de rapport, était non seulement un grand artiste, mais encore un grand juge.

Peut-être, nous devons l'avouer, était-il un peu injuste pour des vaudevilles, un peu acerbe [illegible] cette injustice allait chez lui jusqu'à la haine.

Il résulta de cette haine une assez grotesque aventure.

Un compatriote de Rabbe, un Marseillais nommé M. Bréné,—en voilà un que nous mettons quelque peu d'immortalité,—était possédé de la rage de donner des conseils à Rabbe. (Plaçons ici, entre parenthèses, cette observation que le Marseillais est de sa nature grand donneur de conseils,—surtout quand on ne lui en demande pas.) Donc M. Bréné avait donné force conseils à Rabbe tandis que Rabbe était à Marseille, conseils que Rabbe, on le devine facilement, s'était bien gardé de suivre.

M. Bréné vint à Paris et rencontra Barthélemy, le poëte, au Palais-Royal.

La conversation s'engagea entre les deux compatriotes.

—Que fait Rabbe ? demanda Bréné.

—Mais des résumés.

—Ah ! des résumés, répéta M. Bréné, des résumés !... Vous dites que Rabbe fait des résumés ? Diable !

—Oui.

—Qu'est-ce que cela, des résumés ?

—C'est de l'histoire quintessenciée et renfermée dans de petits livres, au lieu d'être délayée dans de gros.

—Et combien Rabbe fait-il de résumés comme cela par an ?

—Mais un ou deux, deux au plus.

—Cela rapporte combien, un résumé ?

—Douze cents francs, je crois.

—De sorte que, quand Rabbe a travaillé pendant toute une année, et qu'il a fait un second résumé, il a gagné deux mille quatre cents francs ?

—Deux mille quatre cents francs, mais Dieu, oui !

—Et M. Bréné se mit à réfléchir.

—Écoutez, dit-il.

—Croyez-vous que Rabbe ait autant d'esprit que M. Scribe ? demanda-t-il.

[illegible]

—Vous ?

—Oui, moi.

—Voyez-vous bien ce que vous [illegible] le bien ?

—Il faut que je lui donne [illegible] le [illegible] vaudevilles.

L'idée parut admirable à Barthélemy.

[illegible]

—Monsieur ! dit Barthélemy, donnez-lui ce conseil-là, monsieur Bréné !

—Je le lui donnerai.

—Quand ?

—La première fois que je le verrai.

—Voulez-vous me promettre cela ?

—Parole d'honneur !

—Surtout, n'y manquez pas.

—Soyez tranquille !

Et Barthélemy et M. Bréné se quittèrent en échangeant une poignée de main ; M. Bréné enchanté d'avoir eu une si triomphante idée ; Barthélemy n'ayant qu'un regret, celui de ne pas être là quand il mettrait son idée à exécution.

En effet, un jour, M. Bréné rencontre Rabbe sur le pont des Arts, [illegible] Rabbe pensait en plein histoire de Rome ; il était [illegible]

—Oh ! que je suis aise de vous voir, mon cher Rabbe ! dit M. Bréné en l'abordant.

—Et moi aussi, dit Rabbe.

—Il y a huit jours que je vous cherche.

—Vraiment ?

—Parole d'honneur !

—Pour quoi faire ?

—Mon cher Rabbe, vous savez combien je vous aime ?

—Ah ! oui !

—Eh bien ! dans votre intérêt... vous entendez ! dans votre intérêt...

—Certes j'entends !

—Eh bien ! j'ai un conseil à vous donner.

—A moi ?

—A vous.

—Donnez, dit Rabbe en regardant Bréné par dessus ses lunettes, comme il avait l'habitude de le faire quand il éprouvait un grand étonnement, ou que l'on commençait à l'impatienter.

—Gageons qu'il est un ami qui vous parle.

—Je n'en doute pas ; mais le conseil !

—Rabbe, mon cher, au lieu de faire des résumés, faites des vaudevilles !

Un rugissement sourd gronda dans la poitrine de l'historien. Il saisit le donneur de conseils par le bras, et, d'une voix terrible :

—Monsieur, lui dit-il, c'est un de mes ennemis qui vous envoie pour me faire cette insulte.

—Un de vos ennemis ?

—C'est Latouche !

—Mais non...

—C'est Santo Domingo !

—Non...

—C'est Loëve-Weymars !

—Je vous proteste que non.

—Nommez-moi cet insolent !

—Rabbe... mon cher Rabbe...

—Nommez-le-moi, monsieur, ou je vous prends par le talon et je vous précipite dans la Seine, comme Hercule précipita Pyrrhéus dans la mer...

—Puis, s'apercevant qu'il faisait une faute de citation :

—Pyrrhéus ou un autre, peu importe !

—Mais je vous affirme...

—Alors, c'est vous ! s'écria Rabbe, ne lui donnant pas le temps d'achever sa phrase. Eh bien ! monsieur, vous allez me rendre raison de votre insolence !

A cette proposition, Bréné fit un tel bond qu'il s'arracha aux bras de la tenaille qui le serrait, et courut se mettre sous la protection de l'invalide qui surveillait le péage du pont.

Rabbe s'éloigna en lui faisant un geste gros d'avenir menaçant.

Le lendemain, il n'y pensait plus.

Dix ans après, Bréné y pensait encore !

Deux explications vont suivre cette anecdote, qui nous ont été de la précéder.

A force de lire les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, Rabbe avait pris une partie de [illegible] et rêvait d'ennemis cachés [illegible] tous les Catilina, ses Rembrandt ses Spartacus étaient Latouche, Santo-Domingo et Loëve-Weymars ; Thiers et Mignet, qu'il ne soupçonnait, [illegible] étaient ses d'Alembert et ses Diderot.

Il était donc tout simple qu'il crût que cette proposition de Bréné fût une conspiration qui [illegible]

En effet, la vie de Rabbe était une espèce d'hallucination continuelle, une existence pleine de rêves sombres [illegible]

Un jour, il aborde Méry, l'air sombre, la main dans sa poitrine et froissant convulsivement sa chemise.

—Eh bien ! s'écrie-t-il en hochant la tête de haut en bas, je vous l'avais dit !

—Quoi donc ?

—Que c'était mon ennemi !

—Qui cela ?

—Mignet.

—Mais non, mon cher Rabbe... Mignet vous aime et vous admire.

—Ah ! il m'aime !

—Oui.

—Ah ! il m'admire !

—Sans doute.

—Eh bien ! savez-vous ce qu'il dit de moi, cet homme qui m'aime et qui m'admire ?

—Que dit-il ?

—Ce qu'il dit ?... Il dit que je suis un homme d'IMAGINATION, ce monsieur !...

Méry prit sa sur contenance pour obliger Rabbe.

Et Rabbe, pour se venger de l'insulte de Mignet, écrivait, dans la préface d'une seconde édition de ses résumés, ces mots foudroyans :

« La plume de l'historien ne doit pas être un tuyau de plomb d'où coule une eau tiède sur le papier. »

Dès ce moment, sa colère contre les historiens,—contre les historiens modernes, bien entendu, il exceptait Tacite,—sa colère contre les historiens ne connut plus de bornes, et, quand il avait, chez lui, présence d'amis et absence d'historiens, il s'écriait d'une voix tonnante :

—Croyez-vous bien, mes amis, que ce qu'il y a aujourd'hui, en France, dans notre génération, dans nos rangs, des historiens qui n'aient conçu le style des pères Berruyer, Catrou et Rouillé ! Oui, à chaque ligne de leurs batailles modernes, ils vous disent que trente mille hommes ont été *taillés en pièces*, ou qu'ils ont *mordu la poussière*, ou qu'ils sont restés *couchés sur l'arène*. Sont-ils vieux, ces jeunes gens ! L'autre jour, il y en a un qui, en racontant la bataille d'Austerlitz, a écrit cette phrase : « Vingt-cinq mille Russes étaient plongés en bataille sur un vaste étang gelé. Napoléon ordonne que le feu soit dirigé sur la glace. Les boulets brisèrent la glace, et les vingt-cinq mille Russes MORDIRENT LA POUSSIÈRE. »

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que la phrase n'avait nullement été écrite dans un de ces résumés de temps.

La seconde observation que nous ajoutons de faire expliquera cette comparaison que Rabbe avait vingt fois faite de lui à Hercule, et de Bréné à Pyrrhéus.

Rabbe avait si bien contracté l'habitude des grandes formes oratoires et du langage distingué, qu'il ne pouvait jamais descendre au style familier dans ses relations subalternes. Ainsi il disait gravement à son coiffeur :

—Ne dérangez pas trop l'économie de ma chevelure ; que votre tâche ne pèse pas trop à ma tête, et gardez, comme dit Boileau, que l'ivoire trop hâté ne se brise en vos mains.

Il disait à son portier :

—Si quelqu'un vient frapper à ma porte hospitalière, soyez lui bienveillant... Je rentrerai bientôt ; je vais respirer l'air du soir sur le pont des Arts.

Il disait à son pâtissier, Grandjean, qui demeurait à son purée, rue des Petits-Augustins :

—Monsieur Grandjean, le vol-au-vent que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer hier avait une croûte de ciment romain rebelle à la dent ; donnez à vos œuvres culinaires une cuisson plus onctueuse, en vous en serez gré.

Au milieu de tout cela, Rabbe se figurait toujours qu'il écrivait son roman de la *Sœur grise*.

Un jour, Thiers entre chez lui, et, selon son habitude :

—Eh bien, Rabbe, lui dit-il, que faites-vous ?

—Parbleu ! répond Rabbe, ce que je fais, vous le savez bien ! je fais ma *Sœur grise*.

—Elle doit être fort avancée depuis que vous y travaillez ?

—Elle est finie.

—Ah ! vraiment ?

—En doutez-vous ?

—Non.

—Vous en doutez ?

—Mais non.

—Tenez, dit-il en prenant le cahier de papier, la voici.

Thiers prend le cahier de papier.

—Comment, la voici ! mais c'est du papier blanc que vous me montrez, mon cher !

Rabbe s'élance comme un tigre sur Thiers, et, peut-être allait-il l'étrangler, en 1826, le ministre de l'intérieur, quand Thiers ouvre le cahier et lui montre trois pages d'une blancheur immaculée que le *Sœur grise*, histoire de M. Planard.

Rabbe saisit ses cheveux à deux mains :

—Savez-vous ce qui m'est arrivé ? s'écrie-t-il.

—Non.

—On m'a volé mon manuscrit de la *Sœur grise* !

—Ah ! mon Dieu ! s'écrie Thiers, qui ne voulait pas le contrarier,—et connaissez-vous le voleur ?

—Non... si... si fait, je le connais... c'est Loëve-Weymars ! Il ne périra que de ma main, et je vais lui envoyer deux témoins !

Loëve-Weymars n'était pas à Paris. Pendant plus de quinze jours, Rabbe fut convaincu qu'il avait écrit la *Sœur grise* depuis le premier jusqu'au dernier mot, et que Loëve-Weymars lui en avait dérobé le manuscrit.

Chacun de ses amis [illegible] Loëve-Weymars, comme Thiers, comme Mignet, comme Armand Carrel, comme Méry, ne s'étaient rien ; mais quand elle avaient pour objet des étrangers, [illegible] de la folie de Rabbe, les choses tournaient parfois au tragique.

Ainsi, vers cette époque, il eut deux duels ; l'un avec [illegible] l'autre avec Coste ; du chemin de [illegible] il reçut un coup d'épée ; mais ces deux blessures ne le guérirent pas du soupçon [illegible] de ses amis. Il écrivit [illegible] ses adversaires [illegible]

ALEXANDRE DUMAS.

(La fin à demain.)

Comité Whig pour la paroisse d'Orléans.

Les Membres de ce Comité sont priés de se réunir [illegible] SAMEDI, 22 courant, à [illegible] heures du soir [illegible]

GEO. CLARK, Président.

Association Whig du 2me District Représentatif.

RALLIEZ-VOUS ! RALLIEZ-VOUS !!

Les whigs du Troisième, [illegible] SAMEDI, 22 du courant, à 7 heures du soir, au [illegible] J. B. Dumas, au coin des rues [illegible]

J. B. SOLASTIE, Secrétaire pro tem.

Candidat Indépendant
POUR LE CONGRÈS,
1er District,
CHARLES GAYARRÉ.

LES VERS.

L'entendez-vous à l'époque où les vers sont le plus à craindre [illegible]

SCOVIL & MEAD, [illegible] rue de Chartres.

Les fondes notions sur la médecine [illegible] Philadelphie, [illegible]

J. WRIGHT & Co., 151, rue de Chartres.

Bons REMÈDES !—Un célèbre médecin de Baltimore dit « qu'il éprouve un vif plaisir d'ajouter son témoignage à celui des personnes qui ont été à même de juger de l'efficacité extraordinaire du remède de STABLER pour la DIARRHÉE. Le même médecin parle en ces termes de l'EXPECTORANT ANODIN de CHERRY, « Je n'hésite pas à le recommander au public comme un des remèdes les plus précieux. Voir l'annonce [illegible]

Décédé hier 20 octobre, à minuit moins 10 minutes, JACQUES TOUTANT BEAUREGARD, vétéran de 1814—15, âgé de 68 ans et six mois. Son corps est exposé à l'encoignure des rues Amour et Marais, d'où le convoi partira vendredi, 21 courant, à 4 heures du matin, pour se rendre à l'église St Roch. Ses amis et connaissances sont priés, sans autre invitation, d'assister au convoi et enterrement. Les personnes qui désireraient y aller par les chars de 10 heures A. M. du rail road de Gentilly de Mentone, sont informées qu'il y aura un train de chars qui reviendra à la ville aussitôt après l'enterrement.

[illegible]

BULLETIN COMMERCIAL.
NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI SOIR, 20 octobre 1853.

[illegible]

LISTE MARITIME.
Port de la Nouvelle-Orléans.

[illegible]

Chargement du navire Bordeaux, arrivé de Bordeaux.

[illegible]

Liste des Bateaux à vapeur partant aujourd'hui.

[illegible]

Liste des steamers pour le mois d'octobre 1853.

[illegible]

P. A. [illegible]
No 119, rue [illegible]

[illegible]

ODDIE & JAMESON,
No. 34, rue de Chartres.

[illegible]

MANUFACTURE DE LA RUE DE CHARTRES.

[illegible]

AVIS.
MADAME MARIE BARBOSE a l'honneur de prévenir les familles de la Nouvelle-Orléans [illegible] 141, entre [illegible]

COLLÈGE DE LA LOUISIANE.

[illegible]

Nouvelle Banque de l'Union de la Louisiane.

[illegible]

GEORGE A. FRERET, Secrétaire.

[illegible]

CHARLES ODIER & CO.

CHANGEMENT DE MAGASIN.

[illegible]

HYDE & GOODRICH.

Nouvelles Marchandises d'Automne.

C. YALE Jr. & Co,
20, RUE DES MAGASINS,
IMPORTEURS ET MARCHANDS EN GROS,
Ont reçu leur Assortiment complet de MARCHANDISES SÈCHES.

[illegible]

J. G. PEPPARD & Co.
[illegible]

LOUIS DUCOURNAU,
[illegible] rue de Chartres.

Marchandises Françaises.

[illegible]

CANDIDATS.

SHÉRIF INDÉPENDANT.

[illegible]

ARNOUX,

[illegible]

P. & E. REILLY & Co.

[illegible]

NOUVEAUTÉS FRANÇAISES.

Wm McCLURE.

[illegible]

AVIS.
NOUS soussignés, C. Malpiere & Co., fabricants de couverts en métal blanc dit ALFÉNIDE, [illegible] M. A. FAYA [illegible]

C. HALPHEN & Co.

LA MAISON A. FAYA & Co.,
[illegible]

Instruction Privée.

[illegible]

DENTISTE.

[illegible]

CHARBON ANTHRACITE.

[illegible]

CHARBON DE PITTSBURGH.

[illegible]

A vendre pour cause de départ.

[illegible]